

ARNAUD BENEDETTI

UN PRÉFET
DANS
LA RÉSISTANCE



CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur :



Raconté par son neveu, l'engagement d'un préfet résistant, qui sauva des centaines de Juifs sous l'Occupation et fut le premier préfet de la Seine du général de Gaulle.

« J'ai voulu comprendre comment Jean Benedetti avait traversé la Seconde Guerre mondiale. Formé à l'école de la Troisième République, chef de cabinet d'un ministre du Front populaire, préfet sous Vichy, déporté par les Allemands en 1944, c'est ce même

homme qui a prêté serment au maréchal Pétain en février 1942 et qui a sauvé des centaines de Juifs sous l'Occupation.

C'est bien la guerre de Jean Benedetti que j'ai voulu raconter, celle de ce Juste qui s'ignorait et qui évita toute compromission. J'ai interrogé les derniers témoins, épluché les archives, les correspondances et lu les rapports préfectoraux... Papiers jaunis faisant resurgir toute une époque où l'on croise les silhouettes incertaines de quelques grands hommes comme le maréchal de Lattre, de contrebandiers de la collaboration comme Georges Albertini, de résistants de la première heure comme Pierre-Henri Teitgen, de messagers de l'espoir comme Sabine Zlatin, la grande dame d'Yzieux, d'amis fidèles comme le docteur Abraham Drucker et de rescapés comme le jeune Paul Niederman...

Le récit d'une histoire française qui restitue toute l'épaisseur et la complexité d'une époque et d'une vie avec ses réseaux, ses jeux de pouvoirs, ses amitiés et ses mouvements d'opinion. »

Arnaud Benedetti

Ancien collaborateur parlementaire à l'Assemblée nationale puis au Parlement européen, auteur de nombreux rapports sur la politique de recherche scientifique, Arnaud Benedetti est aujourd'hui professeur associé à l'Université Sorbonne-Paris IV et directeur de la communication de l'INSERM.

**Un préfet
dans la Résistance**

Arnaud Benedetti

**Un préfet
dans la Résistance**

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Toutes les archives, à l'exception des sources familiales, ont été recueillies et dépouillées avec soin par Aude Chamouard. Ce travail fastidieux mais indispensable constituait le préalable nécessaire à l'écriture de ce livre. Durant ces deux années, j'ai ainsi pu bénéficier d'une aide essentielle dans la récolte des pièces d'un dossier éparpillé aux quatre coins de France. Les longues conversations que par ailleurs j'ai pu avoir avec Aude tout le long de ce projet ont contribué avec force à construire ma lecture de nombre des événements jalonnant cet ouvrage. Qu'elle soit sûre ici de toute ma gratitude. En historienne professionnelle, sa contribution me fut d'un soutien non seulement matériel mais moral quand parfois j'en arrivais à douter...

Sommaire

Introduction	7
Chapitre premier.....	21
2.....	27
3.....	39
4.....	57
5.....	73
6.....	89
7.....	107
8.....	133
9.....	145
10.....	181
11.....	203
12.....	223
13.....	243
14.....	267
Conclusion	309
Sources	313
Bibliographie	315
Remerciements	317

Introduction

Jean Benedetti était sans doute trop modeste pour avoir songé un jour à son destin posthume. Il ne témoigna jamais, ne laissa aucun écrit et resta discret, y compris avec les siens, sur ses faits de guerre. On ne trouve que peu de choses sur sa carrière, même dans les études les plus monographiques sur le corps préfectoral.

Pourquoi cette absence ? Pourquoi un tel oubli ? Claude Bourdet, le fondateur des NAP (Noyautage des Administrations publiques), remarque dans le récit circonstancié de ses années de résistance que nombre d'acteurs de cette période ont choisi juste après la guerre ce long silence : « Mais il y a aussi autre chose, que je sens bien en ce qui me concerne : une sorte d'angoisse [...] devant la résurrection mentale de cette période¹ ». On imagine que Jean, rentré de déportation, a peut-être voulu oublier, très vite oublier. Qu'a-t-il vu à Flossenbourg qui blessa à jamais son regard, son goût pour la légèreté de la vie héritée de ses années d'insouciance algérienne et de l'entre-deux-guerres ? À moins que d'autres cicatrices plus secrètes, celles-là, indissociables de son éloignement forcé d'Odette, aient recouvert de silence ces années où l'énigme le dispute à l'audace... Il existe parfois des épopées qui pèsent peu au regard de douleurs intimes et l'on ne retient, alors, des époques héroïques que la musique un peu triste de peines plus discrètes. Laissons au silence ses mystères...

Mais c'est évidemment l'objet de ce livre que d'ouvrir une brèche dans l'oubli. Certes, le retour des grandes interrogations suscitées par quelques-uns des procès des années 1980 et 1990 (Barbie, Touvier et surtout Papon) ont fait émerger des bribes de souvenirs, notamment un article de la revue *Historia*² consacré au comportement du corps préfectoral sous l'Occupation au moment du premier procès Papon.

1. Claude Bourdet, *L'Aventure incertaine*, Stock, 1975.

2. Rémi Kauffer, « Préfets sous l'Occupation : se soumettre, se démettre... ou résister », *Historia*, octobre 1997.

Jean y est cité comme l'un des « oiseaux rares » retenus par Michel Debré pour faire partie des préfets de la Libération, du fait de son appartenance avérée aux NAP. Ils sont finalement très peu, ces préfets à avoir basculé délibérément du côté de la France résistante, encore moins à avoir subi les affres de la déportation et sans doute encore plus infimes ceux dont la prise de risques permit de sauver plusieurs centaines de vies... Jean Benedetti est de ceux-là ; pour autant, il ne s'agit pas ici de lui bâtir un mausolée que son ironie naturelle eût regardé avec réserve, mais de comprendre plutôt le mystère de cette existence, le basculement qui préside à la réalisation de cette destinée, le sens d'une vie qui, ne se prenant pas au sérieux, se révèle dans toute l'épaisseur de sa gravité.

Après tout, les événements traversés auraient pu écraser un homme qui jamais n'imagina un seul moment que l'existence l'avait prédestiné à cette confrontation avec l'heure des choix terribles. On peut croire que ce destin inattendu le transforma mais cette transformation, tout intérieure, ne changea en rien le style de l'homme. Toujours cette même décontraction, toujours cette distance, toujours l'humour et la légèreté qui accordent si peu de crédit aux tragédies, fussent-elles de celles qui marquent un siècle au fer rouge de la guerre. Jean sortit de celle-ci en apparence indemne : indemne au regard de l'honneur, indemne au regard de la vie, indemne au regard de sa conscience. Apparence bien sûr trompeuse, factice mais qui ne concédait rien à l'emphase, au tragique, à la grandiloquence. Il existe des formes d'humour distancié, de décontraction innée, de relâchement souverain, de bonhomie aussi qui constituent l'autre face du secret, du goût pour celui-ci, de la pudeur qui conserve en son sein ce que quelque part Huysmans appelle « les litiges de l'âme ».

Parce qu'il n'était pas une personnalité à s'épancher sur les maux de l'existence, sur la traversée des souffrances, Jean Benedetti a très peu parlé, très peu raconté et s'est ainsi très peu souvenu. Il faut chercher sans doute dans cette retenue, cette discrétion, la faiblesse des traces et l'oubli dans lequel il s'est injustement estompé.

Un autre facteur, celui-ci lié aux représentations du rôle du corps préfectoral durant la guerre, est à prendre en compte. Histoire sans nuance que celle de ces hauts fonctionnaires, ayant prêté serment au maréchal et dont la « Révolution nationale » voulait qu'ils fussent l'armature du nouveau régime. Après le politique, le préfet est l'agent le plus exposé du régime ; il doit gérer le quotidien, assumer des mesures

impopulaires, se confronter à l'occupant, osciller en permanence entre Vichy et la résistance dont il ne peut ignorer le développement sur le terrain. Tâche impossible, nécessairement dramatique, l'exercice préfectoral n'engage pas seulement le fonctionnaire mais l'homme dans sa totalité : au pire on joue sa peau, au mieux sa dignité.

L'incubateur de la Troisième République a fourni les cadres préfectoraux ; majoritairement le radical-socialisme s'impose comme le moule idéologique du personnel préfectoral. À ce jeu trois hommes, trois destins : Bousquet, technocrate brillant, froid, applique sans ciller la loi de l'occupant et du régime – c'est la face sombre du corps. Moulin, pur produit aussi de la Troisième République, non pas révoqué mais placé hors cadre, martyr de la France combattante – c'est la face héroïque de la corporation. Entre l'obscur et le lumineux, Benedetti incarne un patriotisme pragmatique, courageux, chanceux sans doute aussi, moins flamboyant et moins charismatique que celui de l'unificateur de la résistance, jamais compromis avec les tares du régime comme le secrétaire général de la police de Vichy – c'est la face qui sauve l'honneur d'un corps avec ses trente-six préfets ainsi que sous-préfets qui payeront de leur vie leur engagement et ses trente-cinq déportés. Cette histoire d'une préfectorale résistante, certes minoritaire mais néanmoins réelle, reste à faire, tant les figures de Bousquet, voire de Papon d'un côté, de Moulin de l'autre, ont simplifié à l'excès le spectre des appréciations et des représentations sur la préfectorale dans son ensemble. Cette mémoire partielle, partielle, explique aussi pour une part l'oubli dans lequel a pu tomber un acteur comme Jean Benedetti et d'autres encore.

Comment concilier l'ordre du récit, avec ce que ce mouvement a de personnel, de subjectif et d'inévitablement affectif, avec l'ordre du travail historique qui vise non seulement à relater mais aussi à comprendre et à expliquer ? Ce livre, et c'est sans doute sa faiblesse essentielle, faiblesse revendiquée et assumée, n'est pas un travail d'historien, même s'il s'efforce de recourir à l'investigation ainsi qu'à l'analyse historique ; il n'est pas pour autant un récit littéraire, personnel, même s'il ne dissimule nullement la part qu'il doit non seulement à une forme certaine d'introspection mais à un questionnement plus moral, plus politique en résonance avec

notre époque : cette recherche de figures disparues interroge notre présent. Qu'est-ce que le destin des hommes d'hier nous apprend sur nos faiblesses d'aujourd'hui ? Et qu'est-ce que nos faiblesses d'aujourd'hui nous apprennent sur la dureté, la violence de ce passé qu'une fascination romanesque magnifie sans doute mais ne restitue pas dans son épaisseur historique avec ses alluvions de souffrances, de haines, de douleurs ?

Les deux plans – le plan de l'histoire et le plan de la quête personnelle – se confondent pour retracer la vie d'un homme au travers des prismes du matériau historique, de la mémoire familiale et de la recherche identitaire. Je sais qu'en explorant les arcanes entrecroisés de cette existence c'est aussi une part de moi-même que je m'en vais chercher au loin.

Le reflet renvoyé par le grand ancêtre a les éclats du miroir brisé ou « ce quelque chose de compliqué dans un tapis d'orient » dont parle Henry James dans l'un de ses romans. Que retenir de l'oncle, du préfet, de Jean enfant en Algérie, de Jean étudiant à Paris, de Jean l'enfant d'une famille corse, de Jean entrant dans la carrière et débarquant un beau matin à Port-Vendres pour rejoindre son premier poste, de Jean le frère de René, l'époux d'Odette, de Jean déporté en Allemagne et relançant son parcours de préfet dans une France échappée du pire ? Les intuitions, les souvenirs polis par une transmission incertaine, les documents, souvent trop rares, les témoignages sédimentés et que cette sédimentation rend parfois confuse tissent un récit hypothétique où, derrière quelques certitudes, se dressent aussi des questions qui s'inscrivent comme autant de mystères dans une existence qui ne rendra sans doute jamais toute sa vérité – et ce sont ces interrogations en suspens qui donnent sa dynamique romanesque à ce destin.

Aux couleurs méditerranéennes des débuts et au soufre des années noires succèdent les parfums capiteux et les effluves virevoltants de l'après-guerre et d'une trajectoire où tout semble réussir à Jean et à Odette. La ronde du succès dans cette époque de reconstruction, période bénie de la préfectorale, qui de Dijon à Beauvais, de Beauvais à Rennes, de Rennes à Lille et enfin de Lille à Paris leur fait gravir toutes les marches d'une ascension presque sans anicroche, les emporte dans une société qui aujourd'hui, soixante ans après, distille la petite musique d'un monde révolu où s'entrecroi-

sent les ombres légères de silhouettes oubliées. La seule évocation de quelques-uns de ces noms, leur euphonie, rappelle les patronymes des personnages incertains de Patrick Modiano. Les Clauzel, les Darmon, les Rosenthal, Germaine Leconte, Duray, etc. Le fil rompu, parce qu'avec le temps l'oubli repousse ce passé vers des continents disparus, renforce cette sensation étrange où ces êtres ont perdu jusqu'au poids de leur réalité. Parce que la vie a séparé, les années ont fui, la mort est venue, on en vient à s'interroger sur la consistance de femmes et d'hommes dont le souvenir ténu n'a pas plus de densité qu'une mince pellicule de poussière suspendue dans une raie de lumière. Ces gens-là flottent. Ont-ils seulement existé ? Ne sont-ils pas devenus au fil du temps des figures autres, un condensé reconstruit de réminiscences diffuses, morcelées, où les uns se confondent avec les autres ?

Bonheur des archives : qui dira ces instants de fébrilité et d'émotion aussi quand dénouant de vieilles liasses – rapports, lettres, notes administratives – on se sent comme investi de la grâce presque frénétique dont on imagine qu'elle accompagna les premiers pas des explorateurs sur des terres inconnues. C'est un sentiment proche sans doute qui étreint le chercheur quand il parcourt ces vieux dossiers caressés par la seule poussière des années... À Fontainebleau, les Archives nationales nous réserveraient quelques-uns de ces moments de franche exaltation quand au détour de documents mineurs surgirent certaines de ces pièces dont la quête fastidieuse vient soudainement récompenser une patience parfois ingrate. Il faut alors faire vite car l'heure de fermeture approche et que toute reproduction du dossier de carrière est interdite.

La guerre est une énigme. Toute l'interrogation que suscite la trajectoire de Jean Benedetti durant cette période consiste à comprendre comment il parvint à concilier ainsi la tenue de son poste avec une activité résistante. C'est bien le secret que nous essayons de percer.

Nous cherchons ces traces qui permettront d'abord d'attester cette résistance. Car malgré les témoignages, la carrière, les décorations, il faut poser le doute comme pierre angulaire de la démarche. Teitgen, l'un des chefs du mouvement « Combat », raconte dans ses mémoires que le préfet de l'Hérault l'a sauvé d'une arrestation

imminente. René Mayer, autre figure marquante de l'après-guerre, semble avoir pu gagner l'Afrique du Nord grâce au concours de Jean. D'autres témoignages, indirects, viennent confirmer le parti pris d'un préfet acquis à la « dissidence », et ce vraisemblablement depuis 1940, si l'on en croit certaines sources qui mentionnent aussi son rôle actif et déterminant dans le sauvetage de nombreux enfants juifs à Montpellier avec la complicité exemplaire de ses adjoints, le secrétaire général de la préfecture, Camille Ernst et Jean Fridrici, l'un de ses chefs de bureau. Dès 1947, le Centre de documentation juive contemporaine, dans un ouvrage consacré à « l'activité des organisations juives en France pendant l'Occupation », fait état des liens qui unissent les trois hommes avec l'Office de Secours des Enfants (OSE¹).

Mais les archives peuvent-elles délivrer le sésame qui nous fournirait l'intelligibilité de cette trajectoire de haut fonctionnaire sous l'Occupation, l'éclairage qui nous manque pour enfin comprendre comment on peut tenir son poste sans se compromettre, désobéir et parallèlement donner le change au régime ? Car sur le fond rien ne prédestine un préfet de Vichy à basculer dans la résistance. C'est tout le sens de ce travail sur ce moment singulier : renverser la charge d'une preuve évidente, collectivement portée par tout un corps durant l'Occupation et ensuite, selon laquelle le service de l'État français obstruerait tout engagement résistant. Et pourtant, au sortir de la guerre, ils sont quelques-uns (dont Jean Benedetti) à échapper à l'indignité. Au cœur du dispositif vichyste, détenteur de pouvoirs exceptionnels par le caractère-même d'une situation historique sans précédent, comment retournent-ils les leviers qu'ils ont en main au service de la France combattante ? Comment subvertissent-ils les ordres les plus contraires à la tradition républicaine, tout en fournissant les gages indispensables qui, au sein même d'un système politique tous les jours un peu plus engagé dans la voie de la collaboration, assurent la confiance que leur accordent non seulement leur tutelle mais aussi l'occupant ?

On comprend tout ce que cet engagement infirme de la défense que d'autres mirent en avant après la guerre pour justifier leurs actes, une défense selon laquelle il n'existait pas d'interstices, de marges

1. *L'Activité des organisations juives en France pendant l'Occupation 1940-1944*, Centre de documentation juive contemporaine, 1947.

pour se déprendre de la mécanique de la collaboration. Ces interstices ont existé, même si leur dynamique exigeait des qualités propres, un contexte propice – ce que Jean trouva à coup sûr, notamment à Montpellier – et une certaine chance, ingrédient indispensable qui confère à l’opportunité les conditions de sa mise en œuvre. Ces qualités, ce ne sont pas seulement le courage ou les convictions, certes nécessaires pour « opérer » ce positionnement mais insuffisantes pour lui garantir la durée. Seule une maîtrise éprouvée des jeux politiques, un immense art de la dissimulation et un contrôle permanent de soi sont susceptibles de conforter un comportement porté par la prise de risques.

Pour autant tout ceci ne serait que de peu d’efficacité si ne s’ajoutait un environnement tissé de complicités, d’amitiés et de solidarités professionnelles, tant il est vrai qu’il n’existe peu ou prou de résistances construites qui puissent s’exprimer de manière solitaire.

Les signes se manifestent en creux – presque par défaut. De cette résistance doublement intérieure – intérieure au pays mais aussi à l’intérieur du régime – il est possible de reconstituer l’écheveau à travers un éparpillement d’indices. En effet l’exercice de fonctions officielles exclut, plus encore que pour n’importe quel acteur, la plus insigne des publicités. Parce que l’aide apportée à la cause de Londres exige une prudence redoublée, les archives parlent peu, ce qui ne signifie pas qu’elles soient muettes. Ainsi ce 29 juillet à Fontainebleau où, assis à notre table dans une salle presque vide, silencieuse, nous examinions avec Aude Chamouard le dossier de carrière de Jean.

Plus de deux mois que nous attendions cette consultation. Après Lille, Montpellier, Avignon, Dijon – étapes presque mémorielles de notre itinéraire – où nous avons accumulé de nombreux matériaux sur le quotidien d’un préfet sous l’Occupation et sur l’état de l’opinion, nous fondions beaucoup d’espoirs sur ces documents qui retraçaient la géographie d’une trajectoire professionnelle. L’examen de ces archives confère une vision quasi panoramique de la carrière : si l’on exclut les pièces relatives aux calculs des pensions, on y retrouve les morceaux d’un puzzle qui dessine à grands traits les strates d’un itinéraire de haut fonctionnaire avec ses réseaux, l’appréciation de la hiérarchie, les faits marquants, etc.

Reste cependant la question centrale de la guerre où l’épaisseur de l’histoire ne livre pas facilement ses vérités. Mais viendrait le

moment où soudain nous approcherions ces traces tant recherchées : une sous-chemise, très mince au demeurant, dont le contenu s'avérerait si ce n'est définitif, tout au moins éclairant. C'était déjà une joie, la joie de mettre la main sur ces clefs qui ouvriraient les portes sur des épisodes méconnus : tout d'abord une lettre de trois pages, très circonstanciée, d'Oberg, chef de la SS en France, relatant l'arrestation d'une petite dizaine de préfets, dont Jean Benedetti ; ensuite un autre courrier, celui-là inattendu, du numéro deux du Rassemblement national populaire de Marcel Déat, dénonçant au secrétaire d'État à l'Intérieur de Vichy les agissements du préfet du Vaucluse.

L'intérêt de cette dernière pièce est multiple : elle dit tout d'abord par l'entreprise dénonciatrice qui la traverse que le préfet, dans ce moment précis de la guerre, ne dissimule plus ses sympathies gaullistes et républicaines – cette liberté de ton est significative de l'évolution de l'opinion la plus éclairée quant à l'issue du conflit. Elle révèle ensuite la radicalisation du régime où les collaborationnistes prennent désormais le dessus sur toutes les autres tendances de l'État français. Elle atteste enfin en creux la visibilité de l'engagement de Jean, dénoncé ici non pas par un second couteau de la collaboration mais par un cadre de tout premier rang de l'une des formations les plus influentes du collaborationnisme. Car c'est bien la personnalité du dénonciateur et son parcours ultérieur qui donnent son importance à ce document. Nous y reviendrons, mais la mise à jour de cet élément confirme encore une fois le recyclage de certains cadres avérés de la collaboration sous la Quatrième et la Cinquième République. Le cas de Georges Albertini, homme de l'ombre influent de la droite française, a valeur d'emblème. Les destins croisés du futur préfet de la Seine du général de Gaulle et du militant perdu de la collaboration, futur conseiller occulte du patronat et de la droite post-gaulliste, du dénoncé et du dénonciateur, du résistant et du collaborateur, illustrent, par-delà une évidente dimension romanesque, cette persistance du passé, avec toutes ses ambiguïtés et tous ses paradoxes, dans les régimes de l'après-guerre, véritables bouillons de culture politique. Mais pouvait-il en être autrement ?

Ernst, Benedetti, Fridrici : ces hommes n'étaient pas destinés à devenir des héros et sans doute, leurs actes accomplis, n'eurent-ils jamais le sentiment du caractère exceptionnel de leur comportement. Ils furent des héros parce qu'ils agirent en toute simplicité, refusant le rôle froid que tout bureaucrate, oubliant sa condition d'homme, est susceptible d'accepter par cynisme, par routine, par carriérisme, par inaptitude à se déprendre de son costume de haut fonctionnaire, et aussi par servilité. Ce sont donc là des héros très humains parce que leur conscience d'homme est au-dessus de l'idéologie des professionnels qui comme Bousquet et d'autres encore, ne surent pas, eux, rétablir dans l'exercice de leur tâche la distance qui redonne tout son sens, justement, à ce qu'être humain veut dire. Dans un monde où tout s'effondrait, où la machine implacable de la guerre disséminait partout sa folie, ces trois hommes furent suffisamment lucides pour rejeter avec toute l'habileté que requéraient leurs fonctions l'application sans scrupule de consignes administratives qui conduisaient inéluctablement à l'assassinat collectif des milliers d'individus. Cet héroïsme discret, empirique, n'avait à leurs yeux sans doute rien d'extraordinaire mais sa valeur, qui n'était pas un cri ostentatoire d'indignation, reposait sur la rareté d'un geste qui savait, à sa place, l'horrible travail de mort perpétré, porté, facilité par des multitudes qui, un tel dans un bureau apposant sa signature sur une liste, tel autre conduisant un train, tel autre encore fermant les yeux sur l'irréparable, participèrent ainsi à la terrible entreprise planifiée par les techniciens du crime. Ne pas se faire complice de cette impitoyable mécanique, c'était déjà adopter une conduite héroïque tant le mal, dans sa grise banalité, emportait presque tous les autres. Cette expression du bien relevait d'une marginalité mais dans toute aventure, n'est-ce pas souvent, voire toujours, la marginalité qui sauve l'humanité ?

La lâcheté, l'avilissement des uns, l'attentisme du plus grand nombre, relèvent ainsi l'humanité tranquille et bienveillante des autres. Pourtant, il est des moments où se comporter en homme, quand autour plus rien ne résiste à l'inhumanité au point de se confondre avec celle-ci, constitue un acte hors norme. Rester humain, privilégier sa conscience au détriment du respect de l'ordre outrageusement dominant, prendre le parti de l'autre contre les automatismes et les calculs de la carrière, ce sont là des conduites qui en deviennent subversives, transgressives dans un contexte où d'autres, conseillers

d'État ou préfets, dissertent au nom d'un juridisme aberrant du statut des Juifs et exécutent méthodiquement les ordres de rafles. Dans un univers où l'administration administre le pire, rétablir la conscience, l'humanité du jugement dans l'exercice de sa fonction, n'est-ce pas déjà entrer en rébellion ?

Et puis il y a tout le reste. En recherchant les traces de Jean, il était inévitable que du passé ressurgissent d'autres existences dont notre homme provoquait la rencontre inespérée. Magie d'une vie qui après la mort continue à déployer ses effets comme s'il fallait que la poussière suspendue du temps, encore elle, ressuscite quelque chose qui, tapie dans l'ombre du passé, prenne enfin forme. « Vivre, c'est s'obstiner à achever un souvenir ». Mettant mes pas dans ceux de Jean Benedetti, je pensais à ce vers de René Char qui plus que jamais prenait alors une résonance cristalline. Destinée malicieuse d'un homme, qui là où il était désormais, continuait à induire le frottement inattendu d'autres existences : Raymond Aubrac, Anne Castillo, Paul Niederman, Katy Hazan, Jean Fridrici, Paul Camous... Mouvement singulier où le moins étrange ne résidait pas dans le croisement de ces figures héritières d'un passé évanoui mais dans la formation d'une sorte de petite société qui chemin faisant s'agrégeait autour d'un effort de mémoire, comme portée par la quête du détective cherchant à comprendre et à démêler l'écheveau d'une mystérieuse sédimentation. Je comprenais que se tissait, la recherche aidant, une toile complexe aux ramifications nombreuses.

Raymond Aubrac, tout d'abord. Figure avec le temps devenue légendaire. Arrêté à Caluire avec Moulin, évadé grâce à Lucie, son épouse, commissaire de la République en août 1944 à Marseille à tout juste 30 ans. L'Histoire au plus près en quelque sorte, un des derniers grands témoins et acteurs d'une époque qui n'en finit pas de nous hanter.

Charles-Louis Foulon, auteur du seul ouvrage de référence sur les commissaires de la République¹, a bien voulu ménager l'entretien. C'est un 5 décembre, par une nuit pluvieuse, quelques mois

1. Charles-Louis Foulon, *Le Pouvoir en province à la Libération*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, Armand Colin, 1975.

seulement avant sa disparition, que je le retrouve à son domicile parisien, rue de la Glacière, à quelques encablures du Val-de-Grâce. Appuyé sur sa canne, courbé, l'œil vif, un vieux monsieur m'ouvre. Il classe des papiers avec sa fille. Nous discuterons pendant plus de deux heures, installés dans son salon aux murs ornés de plusieurs masques africains. Il évoque la figure de Jean Mairey, commissaire de la République en Bourgogne, avec lequel Benedetti nommé préfet de Dijon à son retour de déportation, entretenait des relations conflictuelles. Mairey a précédé Aubrac de quelques années en Côte-d'Or sur les bancs du lycée Carnot. « Mairey, me dit-il, était un professeur un peu raide et il n'est pas étonnant que votre oncle ait rencontré quelques difficultés à son contact... »

Puis lentement, il revient sur sa propre expérience de jeune commissaire qui au mois d'avril 1944 débarque d'Alger en Provence. Lorsque vient le moment de nous séparer, il me lance : « Je serai très heureux de lire l'histoire du préfet Benedetti mais hâtez-vous car à mon âge... » L'intonation de sa voix résonne encore en moi avec cette pointe de remords de n'avoir pu faire plus vite...

Avec Anne Castillo que je rencontrais la première fois sur les hauteurs de Montpellier, un jour d'été où la chaleur montait du sol à faire fondre l'asphalte, j'entrais dans un monde où l'on communnait dans le souvenir de ces enfants cachés, protégés, traqués... Celles et ceux d'Izieu par exemple dont on allait découvrir qu'ils avaient connu dans l'Hérault, sous l'aile protectrice de Sabine Zlatin et de Miron son époux, une pause bienheureuse avant que la machine barbare ne les broie dans l'épaisseur de la guerre. Et d'autres encore comme Paul Niederman, rescapé parmi les rescapés, adolescent juif déplacé en octobre 1940 du pays de Bade avec 6 000 de ses coreligionnaires. Errant de Gurs à Rivesaltes et échappé de la désolation des camps de rétention grâce à l'intervention miraculeuse des Zlatin ! Avec Katy Hazan, dans la pénombre de son petit bureau de l'OSE, 170 rue du Faubourg-du-Temple, je retrouvais les enfants, leurs pérégrinations, les efforts immenses de sauvetage que quelques-uns, Juifs et non Juifs, entreprirent parfois avec succès et parfois... en vain. Et ce mur, toujours dans cet immeuble de l'OSE rendant hommage, au cœur du Paris populaire, à celles et à ceux qui partout où ils le purent participèrent à l'édification de cette arche d'humanité dans les ténèbres et la tempête. Les noms de Benedetti, de Fridrici et de Ernst y figuraient comme le témoignage discret,

presque élégant, de ce que des hommes peuvent faire quand la machine à broyer s'emballe.

De fil en aiguille, j'entreprenais comme une marche à rebours où s'échappaient de l'obscurité des années les figures miraculeuses d'une aventure jamais ou si peu racontée. Des voix soudainement se détachaient de la nuit... Ainsi Jean Fridrici dont le père, Mosellan discret et persévérant, prendra tous les risques à sa place pour prévenir, aider, sauver celles et ceux qui, pourchassés, échappèrent au pire grâce à cette bienveillance courageuse. Nous retrouvâmes son fils, un après-midi pluvieux d'automne au fin fond de la Seine-et-Marne : Jean Fridrici était là, heureux, ému d'être rejoint dans ce combat pour la mémoire qu'il menait, solitaire ou presque, depuis des années. Au feu du souvenir nous nous réchauffions du silence un peu glacial qui avait recouvert les actions de ces fonctionnaires qui dans une époque de stupeurs avaient réussi à conserver leur humanité. Mais les racines du passé prenaient d'autres détours et jetant nos sondes nous ramenions parfois par miracle quelques témoignages égarés.

C'est rue Claude-Bernard, dans sa salle à manger encombrée de livres, que je fis la connaissance de Paul Camous : préfet, intellectuel, le vieil homme se souvenait, lui aussi, de Jean. Autre époque, celle des années 1950 et 1960, où le jeune Camous croise Jean Benedetti à la fois au sein de l'Association du corps préfectoral et quelques années plus tard encore, alors que les Charbonnages de France sont en pleine restructuration. Conversations passionnées où la jeunesse, la seule qui ait un sens et une vitalité, celle de l'esprit, vivifiait mes interrogations sur la carrière de mon oncle. De la lettre du général Oberg relatant l'arrestation de Jean et d'une dizaine de ses collègues en mai 1944, Paul Camous, découvrant celle-ci, s'efforçait d'en rechercher le point de lumière qui soudain nous éclairerait dans notre obscurité. La mention des NAP et des super NAP dans la correspondance illumina son visage attentif et lui arracha avec l'enthousiasme d'un jeune homme une réflexion qui ne manquerait pas de me suivre tout au long de ma tentative d'élucidation de ces années d'Occupation.

En effet, cette référence aux NAP et aux super NAP, si triviale en apparence, pouvait expliquer pour une part l'incompréhension qui, aujourd'hui, accompagnait le rôle de certains fonctionnaires durant toute cette période. Toute systématisation, tout effort visible d'organi-

sation au service de la résistance constituaient un risque objectif car objectivable pour les nazis et le démantèlement d'une grande partie de ces réseaux en apportait quelque part la preuve supplémentaire. Il fallait certainement, comme me le suggérait alors mon interlocuteur, rechercher dans le gisement des initiatives individuelles, désorganisées, émancipées, des traces diffuses de luttes contre l'occupant qui à leur place, et portées par des fonctionnaires moins obéissants que l'historiographie récente tendait parfois à l'accréditer, permirent aussi de préserver les populations, y compris une part importante des populations pourchassées. Nos échanges pouvaient prendre des tours imprévus pour se frotter à une métaphysique inattendue : « Cette conversation que nous avons ce matin, combien a-t-il fallu de millions de combinaisons de hasards pour qu'elle advienne ? »

Avec Paul Camous, c'était bien ce temps disparu dont je voulais retrouver le rythme dense auquel j'accédais : grande culture, expérience de la décision, parole soignée, sens de l'épaisseur de l'histoire et cette malice, permanente, qui affleurait dans le regard, sans oublier cet art subtil de la connaissance des hommes. Le portrait brossé à grands traits de Jean en était une illustration : modération en toutes choses, sûreté du jugement, une intelligence innée de la situation... et une capacité ostensible à ne rien dire s'il le fallait.

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site www.cnrseditions.fr